Série : écrire sur sa condition de noir·e et d'immigré·e - 1/3

Littérature marginale

Tout juste majeurs, ou mineurs non accompagnés dont l'âge est contesté par les institutions, de nombreux jeunes évoluent en marge de la protection sociale de l'enfance. À Marseille, au sein du collectif Écrivivre, certains se sont construit un espace où ils peuvent se raconter, hors des contraintes liées à la prise en charge sociale. Leurs écrits sont édités en septembre par BR Marginalia, maison dédiée à la littérature marginale, un courant populaire dans les favelas du Brésil. Cet entretien avec sa fondatrice, Nichelle Teles, est réalisé par Khalif Traoré, sociologue, membre d'Écrivivre et du Collectif 113 à Marseille.

Khalif Traoré : Pouvez-vous vous présenter ?

Nichelle Teles : Je suis afro-brésilienne, née à Salvador de Bahia, dans le Nordeste du Brésil. Je vis en France depuis 8 ans. Je suis éditrice, et je travaille comme serveuse pour faire exister mes projets indépendants. Je m'exprime aussi à travers la peinture, la broderie, le collage et la reliure.

J'ai fondé en 2024 BR Marginalia, une maison d'édition indépendante dédiée aux littératures marginales afro-brésiliennes et afrodescendantes issues des classes populaires. Je cherche à faire circuler des voix venues des marges : des favelas, des périphéries, des quilombos et des territoires autochtones, souvent invisibilisés par le marché éditorial dominant. Pour moi, publier ces textes, c'est aussi créer des ponts entre le Brésil, la France, l'Afrique et les diasporas, et permettre à des jeunes des quartiers populaires de se reconnaître dans des récits puissants.

Quand on évoque le Brésil, on a souvent en tête l'équipe nationale de football, les plages, des films comme *La Cité de Dieu*... Mais rarement la littérature marginale. En quoi consiste-t-elle, et qui en sont les figures pionnières ?

À l'école, on lisait surtout de la littérature écrite par des hommes blancs reconnus dans les canons littéraires. C'est grâce aux réseaux sociaux que j'ai entendu parler de Carolina Maria de Jesus, précurseure de la littérature marginale issue d'une favela. J'ai commencé à m'intéresser à ce genre qui parlait d'un Brésil plus proche de celui que je connaissais, fait par des personnes noires marginalisées.



Nichelle Teles au Festival du livre africain, en 2026.
© Mikaël Monjour

La « littérature marginale » ne désigne pas la même chose selon les époques. Dans les années 1970, elle fait référence à des écrivains et à des poètes en rupture avec les circuits traditionnels, les normes littéraires et académiques. Mais avant cela, dans les années 1960, il y avait déjà Carolina Maria de Jesus (1914-1977). Pour moi, elle est une figure fondamentale. Femme noire, mère solo de trois enfants, elle vivait dans la favela de Canindé, à São Paulo, et travaillait dans la rue comme ramasseuse de papier.

Dans ses cahiers, elle écrivait un quotidien marqué par la faim, la misère, la maternité, mais aussi par la vie de son quartier et l'espoir. Son journal, *Le Dépotoir*, publié au Brésil en 1960 puis en France en 1962, a connu un succès international. Elle a inspiré Françoise Ega (1920-1976), écrivaine et militante martiniquaise arrivée à Marseille au milieu des années 1950. Dans *Lettres à une Noire*, Ega écrit à Carolina Maria de Jesus en racontant, elle aussi, son quotidien de femme noire, immigrée et domestique.

Sa force, c'est d'écrire depuis un endroit que la culture dominante refusait de regarder comme un lieu de pensée et de création.

Dans la littérature marginale qui m'intéresse aujourd'hui, il ne s'agit pas seulement d'une position choisie en marge des normes dominantes, mais d'une réalité imposée à celles et ceux que l'État et la société déshumanisent et invisibilisent. Ce qui me touche, c'est qu'elle part de l'intérieur des réalités vécues. Elle parle de violence sociale, de racisme, de survie, mais aussi d'amour, de mémoire et de rêves. Elle affirme que nous ne sommes pas des personnages secondaires dans des récits écrits par d'autres. Nous sommes les protagonistes de nos propres histoires.

On peut penser aussi à Paulo Lins, avec *La Cité de Dieu*, qui a fait connaître les favelas au-delà du Brésil. Mais cette littérature ne se limite pas à ce succès ni à quelques noms. Elle continue avec Ferréz, Preta Ferreira, Helena Silvestre, Geovani Martins et tant d'autres voix. Et surtout, il ne faut pas réduire la favela à un décor. C'est un territoire qui produit de la pensée, de la connaissance et de la création.

Propos recueillis par Khalif Traoré

> À suivre dans notre prochain numéro.

La mer

La mer Méditerranée. Quand je l'ai vue pour la première fois, j'ai cru qu'elle était belle. Immense, bleue, brillante sous le soleil. Mais très vite, j'ai compris qu'elle était aussi dangereuse qu'un désert, peut-être même plus. La mer te parle, mais pas avec des mots. Elle te parle avec ses vagues, son silence profond, ses odeurs de sel et de peur. On est montés dans une embarcation qui tremblait déjà avant de quitter le rivage. On était nombreux. Trop nombreux. On se regardait sans parler, car on connaissait la vérité : tout pouvait s'arrêter là. Le premier jour, la mer était calme. J'ai pensé : peut-être que Dieu nous protège. Mais la nuit était terrible. Le vent soufflait fort. Les vagues tapaient contre le bateau comme si elles voulaient nous avaler. Je n'oublierai jamais une vague immense, plus haute que tout ce que j'avais vu dans ma vie. Pendant quelques secondes, j'ai cru que c'était la fin. Je la voyais comme une montagne d'eau prête à nous renverser. Mon cœur s'est arrêté. Mes mains tremblaient. Personne ne criait : la peur nous avait tous volé les mots.

Abdoul H. Diaby

> Extrait de *La réalité est là*, pièce théâtrale inspirée des textes des ateliers d'écriture. À retrouver dans *Je ne suis pas leur récit*, collectif Écrire pour vivre, BR Marginalia, 2026.



ABONNEMENT pour 1 an (11 numéros)

Petit budget : **27 €** • Basique : **35 €** • Soutien : **52 €**

Hors Hexagone / Collectivités / Associations : **48 €**

Merci d'entourer votre choix.

Notez vos coordonnées (ou laissez libre pour offrir un abonnement suspendu) :
Chèque à l'ordre de L'âge de faire. Prélèvement : voir au dos.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

_____

Téléphone* : _____

Courriel* : _____

*Ça reste entre nous, c'est optionnel et en cochant ici ☐ vous recevrez nos superbes infolettres !

Brésil, Afrique... Marseille

À Marseille, au sein du collectif Écrivivre, des jeunes se sont construit un espace où ils peuvent se raconter librement. Leurs écrits sont publiés chez BR Marginalia, une maison dédiée à la littérature marginale, courant populaire dans les favelas du Brésil. Sa fondatrice, Nichelle Teles, nous parle des ponts qu'elle veut tendre entre son pays d'origine, les jeunes des quartiers populaires, les diasporas... Suite de l'entretien réalisé par Khalif Traoré, sociologue, membre d'Écrivivre et du collectif 113.



Khalif Traoré: D'où est venue l'idée de créer BR Marginalia?

Nichelle Teles: Je suis arrivée en France en 2018 pour faire un DUT en Métiers du livre à l'Université d'Aix-Marseille. Une professeure nous a demandé d'imaginer une maison d'édition, avec une ligne éditoriale, un catalogue. Cet exercice a été un déclic. Avant, je pensais plutôt devenir agente littéraire, créer des ponts entre le Brésil et la France. Mais quand j'ai vu ce projet sur le papier, je me suis dit «*pourquoi ne pas le faire vraiment?*» La favela était un point de départ important, parce que c'est un territoire qui fait partie de mon histoire et de mon expérience de vie.

Le fait d'être dans une ville d'immigration comme Marseille a-t-il influencé votre installation?

Malgré les inégalités, la pauvreté et la violence présentes dans cette ville, je l'aime. J'y ai retrouvé quelque chose de Salvador, de mon Brésil africain: le soleil, le mélange de personnes venues d'horizons différents, la beauté des langues et la richesse des cuisines. À Marseille, chacun peut retrouver un morceau de chez soi. Au début, il y avait la barrière de la langue, bien sûr. Mais je me suis sentie accueillie par cette diversité, mélangée à la foule. C'est un sol où je sens que je peux poser mes racines et construire quelque chose d'important pour ma communauté.

Quels sont vos objectifs en vous intéressant aux jeunes des quartiers prioritaires de Marseille, mais aussi aux mineurs et jeunes majeurs étrangers isolés de l'atelier Écrivivre?

L'un des objectifs de BR Marginalia est de connecter les périphéries. Quand je publie un livre comme *Rouge favela* de Wesley Barbosa, par exemple, je ne veux pas seulement faire découvrir un auteur afro-brésilien en France. Je veux aussi que des jeunes, notamment des quartiers populaires, puissent se reconnaître dans ces récits, s'en inspirer.
Bien sûr, les réalités ne sont pas les mêmes. Un jeune né dans une cité à Marseille, dans une favela au Brésil, ou un jeune étranger isolé qui arrive en France sans protection institutionnelle n'ont pas le même parcours. Mais malheureusement, ils subissent des violences communes, comme le racisme, la violence des institutions, le manque d'opportunités et le fait d'être souvent regardés comme un problème avant d'être regardés comme des personnes.

Ce qui me touche dans l'atelier Écrivivre, c'est la détermination et la force des garçons. Ils prennent l'écriture comme une forme de protection et de guérison. Ils racontent eux-mêmes leur réalité, sans laisser d'autres personnes parler à leur place. C'est une manière d'affirmer que leur parole a du pouvoir et qu'elle mérite d'être partagée, avec peu de moyens financiers et matériels.
Pour moi, la littérature marginale sert aussi à créer des ponts entre des vies qui semblent éloignées, mais qui se rejoignent dans une même nécessité de reprendre la parole, et parfois même de renaître. Elle rappelle à ces jeunes qu'ils ont le droit de rêver, de parler en leur propre nom, et de garder leur amour propre malgré tout ce qui essaie de les écraser.

Propos recueillis par Khalif Traoré

> À suivre dans notre prochain numéro

Ils disent

Ils disent: «*Raconte-nous ton parcours, ton voyage, ton odyssée...*» Ils veulent les images, pas la douleur. Ils veulent le film, pas le sang. Ils veulent les mots, mais jamais le poids qu'ils portent. Quand ils écoutent, ce n'est pas pour comprendre. C'est pour classer. Pour cocher une case dans un dossier. Pour se dire, au fond d'eux: «*Ah, il est passé par là, donc c'est normal qu'il soit comme ça...*» Ils empaquettent leur jugement dans un papier de pitié, avec un joli nœud de compassion. Mais à l'intérieur, c'est froid. Qu'ils aillent au diable avec leurs regards de curieux rassasiés. Qu'ils gardent leur faim. Moi, je garde mon silence. Et ma dignité. Parce que ce passé, je l'ai payé trop cher pour le leur donner. Il m'a façonné, mais il ne me définit pas. Aujourd'hui, je vis pour ce que je fais maintenant. Pour ce que je construis malgré tout. Pour ce que je deviens. Pas pour alimenter leurs statistiques. S'ils ne peuvent pas voir quelqu'un sans le déshabiller jusqu'à l'os, alors ils ne verront jamais rien de moi. Ils peuvent me coller toutes les étiquettes qu'ils veulent. Ils peuvent m'exclure de leurs cercles, de leurs papiers, de leurs décisions. Mais il y a une chose qu'ils ne pourront pas me prendre: ce que je sais de moi. Et ce que je sais, c'est simple: je ne suis pas leur récit. Je suis ma vérité.

Nour Bangoura

> Extrait de *La réalité est là*, pièce théâtrale inspirée des textes des ateliers d'Écrivivre. À retrouver dans *Je ne suis pas leur récit*, collectif Écrire pour vivre, BR Marginalia, 2026.



© Ilya Green

ABONNEMENT pour 1 an (11 numéros)

Petit budget : **27 €** • Basique : **35 €** • Soutien : **52 €**

Hors Hexagone / Collectivités / Associations : **48 €**

Merci d'entourer votre choix.

Notez vos coordonnées (ou laissez libre pour offrir un abonnement suspendu) :
Chèque à l'ordre de L'âge de faire. Prélèvement : voir au dos.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

_____

Téléphone* : _____

Courriel* : _____

*Ça reste entre nous, c'est optionnel et en cochant ici ☐ vous recevrez nos superbes infolettres !

«Ouvrages dangereux»

À Marseille, au sein du collectif Écrivivre, des jeunes se sont construit un espace où ils peuvent se raconter librement. Leurs écrits sont publiés chez BR Marginalia, une maison dédiée à la littérature marginale, courant populaire dans les favelas du Brésil. Sa fondatrice, Nichelle Teles, nous parle des ponts qu'elle veut tendre entre son pays d'origine, les jeunes des quartiers populaires, les diasporas... Suite et fin de l'entretien réalisé par Khalif Traoré, sociologue, membre d'Écrivivre et du collectif 113.



Les jeunes du collectif en mars 2026, au théâtre Les Gyptis à Marseille, après leur représentation théâtrale intitulée *La réalité est là*, adaptée de leurs textes. © Collectif Écrivivre.

Khalif Traoré: En quoi le livre du collectif Écrivivre peut-il constituer une arme dans le contexte actuel de racisme décomplexé?

Nichelle Teles: Je considère que chaque livre lu est une graine semée. Elle peut ouvrir une réflexion, déconstruire un préjugé, etc. Dans le contexte actuel, où beaucoup de discours violents circulent sur l'immigration, ce livre nous invite à regarder ce que la majorité préfère souvent ne pas voir. Il peut aider à construire de l'empathie et de la solidarité, au lieu de nourrir la peur et la haine. Je pense aussi aux jeunes qui pourront le lire et se dire «*Pourquoi je n'écrirais pas, moi aussi?*»

Quel accueil selon vous sera réservé à ce livre, quand il sera traduit en portugais et vendu au Brésil?

Je pense qu'il recevra un bel accueil. Car au Brésil, on entend parler de l'immigration en Europe, mais on ne connaît rien de ces migrants. Qui sont-ils? Quel était leur vie d'avant immigration? Les gens reçoivent un flot d'informations relatives aux supposés problèmes causés par les immigrés. Ce qui me dérange, c'est qu'on parle de l'immigration comme si elle n'avait pas d'histoire. On oublie souvent de la relier à la colonisation, à l'exploitation du continent africain, aux rapports de force entre la France et les territoires qu'elle a colonisés. Au-delà de cela, je voudrais que ce livre, quand il sera traduit, arrive dans des écoles au Brésil pour participer à la déconstruction du mythe de l'Eldorado européen qui n'est qu'une vue de façade.

Le livre des jeunes a été soumis à des éditeurs qui l'ont trouvé trop direct, trop dur et écrit avec plein de colère. La littérature marginale produit-elle des «*ouvrages dangereux*»?

Exactement. Ce sont des œuvres qui éveillent. Si ce livre avait été écrit par quelqu'un d'autre, quelqu'un qui arrondissait les mots, qui utilisait des figures de style pour déguiser la colère, peut-être que certaines maisons d'édition auraient dit que c'était beau, que c'était parfait. Mais finalement, le message du livre aurait perdu sa force. Beaucoup de gens critiquent la littérature marginale en disant que ce n'est pas de la littérature. Moi, je pense que c'est important de défendre cette manière d'écrire, et de dire aux jeunes: écris comme tu veux, comme tu peux, comme tu le sens. Ta manière de raconter ton histoire a de la valeur.

Propos recueillis par Khalif Traoré

> ***Je ne suis pas leur récit*, collectif Écrire pour vivre, BR Marginalia, 2026.**

Le sens du «je»

Khalif Traoré: En lisant vos textes, on observe une constance à savoir l'emploi du pronom personnel «*Je*». Pourquoi ce choix, qu'est-ce que cela sous-entend?

Ibrahima C, 18 ans: Parler à la première personne est lié au fait que je parle des choses que j'ai moi-même vécues. Je m'approprie mon histoire. Si tu fais le choix d'utiliser un pronom indéfini, les gens pourront penser peut-être que tu empruntes l'histoire d'autres personnes. Mais quand tu dis «*je*» c'est pour affirmer ce que tu as vécu, que ceux qui veulent croire croient, si c'est le contraire aussi, c'est leur affaire.

Abdoul D, 18 ans: Le «*je*» te représente, toi seul et personne d'autre. C'est une manière d'affirmer la véracité et la singularité de ton parcours. Quand je dis dans l'un de mes textes «*la mer te parle*», certaines personnes me regardent avec étonnement.
Mais la mer te parle, tu dois la traverser pour le savoir. Effectivement, elle te parle avec ses vagues, ses odeurs de sel, son silence profond. Le «*je*» veut dire: j'ai vécu ce que je raconte.

Recueilli par KT

L'évaluation de minorité

La plupart des mineurs [non accompagnés, Ndlr] seront rejetés dans la rue avec comme preuve: il est trop grand, il respecte trop, il est trop calme, il s'exprime trop bien pour être un mineur. C'est comme ça que ces personnes décident si, oui ou non, tu es un mineur et que tu as des droits. On dit aussi qu'on ne regarde pas les évaluateurs dans les yeux, cela prouve que nous sommes des menteurs. Pourtant chez nous, on ne fixe pas une grande personne dans les yeux quand on lui parle, c'est de la bonne conduite. Ils oublient aussi qu'une personne qui traverse le désert, qui a vu des personnes agoniser puis mourir, qui a traversé la mer entre la vie et la mort, ne peut pas être souriante ni jolie à son arrivée en France. Elle a besoin de temps pour oublier ce qu'elle a vu ou traversé. Nous sommes d'abord des êtres humains avant d'être des migrants.

Islam Doumbouya



ABONNEMENT pour 1 an (11 numéros)

Petit budget : **27 €** • Basique : **35 €** • Soutien : **52 €**

Hors Hexagone / Collectivités / Associations : **48 €**

Merci d'entourer votre choix.

Notez vos coordonnées (ou laissez libre pour offrir un abonnement suspendu) :
Chèque à l'ordre de L'âge de faire. Prélèvement : voir au dos.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

_____

Téléphone* : _____

Courriel* : _____

*Ça reste entre nous, c'est optionnel et en cochant ici ☐ vous recevrez nos superbes infolettres !